

Expérience tirée des opérations extérieures (1^{ère} partie)

Hervé Longuet (69 – Tariel)

L'auteur nous relate son expérience de trois opérations extérieures auxquelles il a participé : en tant que pilote pour la première (opération Lamantin) ; comme responsable de la planification "air" pour la seconde (guerre du Golfe en 1991) et enfin comme représentant du CEMA auprès du Centcom américain responsable des opérations en Afghanistan après le 11 septembre. Cette première partie traite de l'opération Lamantin. Nous publierons le prochain trimestre la seconde partie relative aux deux autres opérations extérieures.

L'opération Lamantin a véritablement préfiguré ce que sont nos interventions actuelles. Tout y était :

- la projection de puissance dans un cadre interarmées, même si cette opération était à dominante air ;
- l'utilisation de l'arme aérienne avec toutes ses qualités propres : l'allonge, la réactivité, la vitesse pour la gestion politique d'une crise hors de France, afin de rétablir un équilibre dans une région menacée de déstabilisation et de violence durable.

Souvenons-nous du contexte. En 1975, l'Espagne s'adresse à l'ONU pour réaffirmer sa décision de mettre fin à sa présence au Sahara occidental et pour inciter les parties intéressées (Maroc, Algérie et Mauritanie) à se mettre d'accord sur la façon d'assurer la continuité de l'administration, dans l'attente d'un référendum pour l'autodétermination de ce territoire. Sans être contesté, ce principe est interprété de façon différente. Pour le Maroc et la Mauritanie, l'autodétermination exclut le principe d'indépendance. Chacun de ces deux pays espère que ce territoire lui reviendra par la volonté de ses habitants. Pour l'Espagne et l'Algérie, un état indépendant constitue l'aboutissement souhaitable de tout processus de décolonisation. L'Algérie y voit le double avantage de bloquer l'expansion du Maroc vers le sud et d'obtenir un débouché sur l'Atlantique. L'Espagne, quant à elle, pense pouvoir garder l'exploitation d'un gigantesque gisement de phosphate. Fin 1975, sous forte pression marocaine, alors que Franco agonise, le gouvernement espagnol signe les accords de Madrid qui entérinent la partition du Sahara occidental entre le Maroc, pour les deux tiers au nord, et la Mauritanie au sud. Ces accords mettent le feu aux poudres.

Le Polisario, mouvement revendiquant la création d'une république sahraouie démocratique soutenue militairement par l'Algérie et la Libye, s'engage dans une lutte armée contre le Maroc et la Mauritanie. Il s'en prend au maillon le plus faible – la Mauritanie – et conduit principalement des actions offensives sur la voie ferrée Zouerate-Nouadhibou. C'est par cette voie ferrée qu'est acheminé le minerai de fer dont l'exportation forme la ressource essentielle du pays. L'objectif est clair : asphyxier son économie. Le mode d'action adopté est celui des attaques surprises par colonnes mobiles et rapides, capables de se replier aussi vite qu'elles sont venues en se fondant dans le désert en toute impunité, face à une armée mauritanienne impuissante. Des attaques sont lancées dans le secteur de Zouerate, puis contre le train minéralier, attaques au cours

desquelles deux ressortissants français sont tués et huit autres enlevés. Se pose désormais pour la France, le problème de la sécurité de ses ressortissants et, pour la Mauritanie, celui de sa survie économique.

La France répond donc à l'appel de la Mauritanie, non seulement parce que la sécurité de ses ressortissants est en cause, mais aussi parce que l'effondrement de la Mauritanie risque de déclencher une instabilité généralisée dans cette partie de l'Afrique. Face à une telle situation, aucun des États limitrophes (Maroc, Algérie, Mali et Sénégal) ne peut rester sans réagir. C'est dans ce contexte qu'a lieu l'intervention française. L'enjeu politico-stratégique est de taille.

C'est donc au lendemain de l'attaque du train minéralier du 25 octobre que le principe d'une intervention est décidé. Cette intervention militaire n'a pas la prétention de résoudre le problème du Polisario, mais d'amener ce Front à renoncer à ses raids pour donner de l'air à la Mauritanie et de créer des conditions plus favorables à une solution politique du problème. L'essentiel de la mission est confié aux forces aériennes dont le rôle est de prendre sur le fait les colonnes du Polisario, puis de les engager avec suffisamment d'efficacité pour les dissuader de renouveler leur action. En ce qui concerne les interventions, l'ouverture du feu ne peut se faire que sur demande du gouvernement mauritanien et après accord formel du gouvernement français. Ceci constitue une véritable gageure pour le commandant de l'opération qui devait être prêt



Les protagonistes et le théâtre du "feu aux poudres".



à faire intervenir les avions de combat à plus de 1 000 km de leur base de stationnement et ce, dans les plus brefs délais, dès lors qu'ils auront le feu vert (sans pour autant connaître le moment où ils l'auraient).

Concernant les moyens, Lamantin est une opération interarmées à dominante air, compte tenu des distances à parcourir et de la mobilité de l'adversaire. Le fer de lance est constitué par le couple Jaguar et ravitailleur C-135FR en coopération avec des Breguet Atlantic de la Marine, chargés de repérer les colonnes adverses, de les pister et de guider les avions d'attaque sur elles. Quant à l'Armée de terre, elle doit mettre en œuvre des petits groupes de parachutistes, aptes à faire du guidage avancé, déployés autour de certains points clés. De fait, ils serviront essentiellement de sonnette



d'alarme. À ces moyens il faut ajouter, bien sûr, les avions de transport pour le soutien logistique, dont un Transall servant de PC volant et pour qui les pilotes de Jaguar ont la plus grande attention, puisque c'est de lui que vient l'éventuel et fatidique ordre d'ouverture du feu. Au total, pas plus de dix Jaguars au plus fort des opérations et environ 350 hommes, toutes armées confondues. Si la structure de Lamantin est prête en quelques jours, il faut attendre trois semaines avant que l'opération ne devienne effective.

Jusqu'à-là, seuls les Breguet Atlantic effectuent des missions de surveillance sur la Mauritanie et pourtant, la situation s'aggrave. Les attaques se renouvellent, toujours suivant la même tactique du raid éclair. C'est le 22 novembre, après une "énième" attaque du train minéralier, que Lamantin se déclenche effectivement. Quatre Jaguar, de retour d'un exercice du Togo sont mis en alerte à Dakar, renforcés le lendemain par quatre autres avions venus de métropole.

L'attente devient pesante, jusqu'au 2 décembre, quand un poste de la voie ferrée est attaqué. Le dispositif décolle enfin, rallie la colonne en repli vers le nord. Mais sans autorisation de tir. Moment très frustrant mais pas totalement improductif, puisque le survol du Polisario permet de recueillir une moisson de renseignements sur la composition du raid, son ordre de marche et ses armements.

Le premier feu vert est donné le 12 décembre 1977, à la suite d'une nouvelle attaque du train en milieu de matinée, au sud de Zouerate. Des pertes mauritaniennes sont à déplorer. Comme de coutume, les combattants du Polisario incendient le train et restent une heure sur le terrain. Au-dessus d'eux tournent l'Atlantic et le PC volant. Vers 13 heures, deux patrouilles arrivent sur les lieux après que le feu vert de Paris a été obtenu. Après le passage des Jaguar, la colonne perd le quart de ses véhicules. Ce qui en reste est survolé toute la nuit par les Atlantic.

Le 13 décembre au matin, la colonne se trouve à l'arrêt, tous les véhicules étant curieusement regroupés. Toutes les dispositions sont alors prises pour renouveler l'attaque. Les Jaguar rallient la zone au milieu de la matinée mais, de façon incompréhensible, alors que les conditions d'engagement nous semblent idéales, pas de feu vert de Paris. Retour du dispositif vers Dakar, sauf pour un Atlantic chargé de suivre les événements. À peine les Jaguar ont-ils quitté la zone, que la colonne reprend sa marche vers l'est à pleine vitesse.

C'est à 15 heures, alors que tout le dispositif est posé, que l'autorisation est brusquement donnée. Il reste trois heures, avant que la nuit ne tombe, pour décoller et rallier la zone d'engagement à plus de 1 300 km de Dakar. Les véhicules sont cette fois arrêtés et cherchent à se camoufler dans l'environnement naturel. En fait, les très mauvaises conditions – soleil bas, difficultés d'identification – nous valent d'essuyer un feu nourri, y compris des tirs de missiles. Une vingtaine de véhicules sont détruits. Au final, le Polisario a perdu depuis la veille les deux tiers de son convoi mais nous avons la chance de ne pas subir de pertes.

En cette circonstance se pose la problématique de l'autorisation du tir. S'il est hors de question, bien sûr, de contester le primat de la décision politique dans le processus, il convient de trouver un juste équilibre

Jaguar, Atlantic et C-135FR : le "fer de lance" de Lamantin

entre les exigences du pouvoir politique et les contraintes du responsable militaire à qui doit être concédé un minimum de liberté pour s'engager efficacement. Je vous laisse imaginer le risque d'un fiasco de l'intervention française si un avion avait été abattu.

Troisième intervention : le 18 décembre après l'attaque d'un poste avec, cette fois-ci, un feu vert quasi immédiat et la destruction de la moitié de la colonne.

Ces trois interventions n'entraînent pas la fin de la crise, mais elles marquent un tournant dans le conflit, car elles ont un impact important sur les tactiques du Polisario. Celui-ci, placé en situation d'insécurité du fait de la menace de rétorsion aérienne permanente, doit significativement réduire l'ampleur de ses coups de force, désormais à la portée de l'armée mauritanienne.

Une dernière intervention feu a lieu les 2 et 3 mai, pour dégager une unité mauritanienne en mauvaise posture. Les pertes infligées à l'adversaire sont de même niveau que lors des engagements précédents.

À partir de cette date, la situation politique évolue notablement. La Mauritanie conclut un cessez-le-feu avec le Polisario et renonce à toute prétention sur le Sahara occidental, en échange du respect de sa neutralité par le Polisario. Au final, que constate-t-on ? La Mauritanie, si elle doit renoncer à ses prétentions initiales, voit son intégrité et son indépendance préservées, alors que le risque de déstabilisation de cette partie de l'Afrique s'estompe.

Par son style et ses résultats, l'opération Lamantin contribue largement à créer les conditions nécessaires au règlement de cette situation. Elle ouvre véritablement une nouvelle ère dans l'utilisation de la puissance aérienne. Elle marque le début d'une présence quasi ininterrompue des avions de combat sur ce continent, dont la vertu stabilisatrice et dissuasive a bien souvent permis de juguler des situations potentiellement explosives. Pour reprendre une image souvent employée, ils ont été le "fameux verre d'eau jeté sur des flammèches" pour éviter l'embrassement général. ■ (à suivre dans le prochain numéro)



Le train minéralier : jusque 220 wagons, 2200 t, et 2 km de long !



Expériences tirées des opérations extérieures

(2^e partie)



Hervé Longuet (69 – Tariel)

Après une première partie consacrée à l'opération Lamantin, l'auteur poursuit le récit des opérations extérieures qu'il a vécues, cette fois, comme responsable de la planification "air" pendant la guerre du Golfe en 1991 puis comme représentant du CEMA auprès du Centcom américain responsable des opérations en Afghanistan après le 11 septembre 2001.

Première guerre du Golfe (1991)

De nombreuses études ont été menées sur la partie offensive proprement dite de la guerre du Golfe ; mais il me semble que le véritable tournant de cette guerre n'a pas été le 17 janvier 1991, date de l'engagement aérien, mais bien le mois d'août 1990. Souvenons-nous : l'Irak envahit le Koweït et surgit alors la crainte légitime de voir l'armée de Saddam Hussein poursuivre son offensive vers l'Arabie Saoudite. Pour faire face à cette menace, le président des États-Unis décide d'envoyer sur place un corps aéroterrestre, mais il faut compter plusieurs semaines avant d'acheminer un volume de forces terrestres en mesure d'assurer, avec quelques chances de succès, la défense de ce pays. Seule la force aérienne est en mesure de se projeter instantanément sur le théâtre.

C'est ainsi que dès le 8 août se déploient les premiers avions avec la mission de protéger l'espace aérien, mission dont l'importance est vitale car, on aurait tendance à l'oublier un peu vite, la maîtrise de la troisième dimension constitue un gage vital d'initiative et de liberté pour envisager toute forme d'action. L'autre mission de la composante déployée, tout aussi importante, est de faire peser une menace de représailles lourdes sur l'Irak, si elle poursuivait son offensive. Au fond, se sont affrontées

dans cette phase initiale, deux stratégies résolument différentes : d'un côté la conquête du terrain et, de l'autre, la mise en œuvre de moyens de destruction puissants, capables de toucher l'adversaire au cœur. Ce sont eux qui ont amené l'Irak à changer sa position et son comportement, Saddam Hussein perd alors l'initiative stratégique en s'enfonçant dans une posture défensive : la crise avait basculé avant même les premiers tirs d'armement. Massivement déployées sur zone, les armes aériennes ont ainsi démontré leur aptitude à modifier à elles seules et sans délai le rapport des forces sur un théâtre d'opérations. Cette capacité d'inhibition – de dissuasion conventionnelle pourrait-on dire – a consacré un nouveau volet de la stratégie aérienne qui relève tout à la fois de la politique préventive et de la stratégie d'action : elle entre dans la logique de supériorité focalisée qui s'acquiert et se conserve en s'attaquant de préférence à la volonté de l'adversaire et à sa liberté d'action.

Revenons maintenant sur la présence de la France dans cette opération, pour montrer comment l'arme aérienne, par l'étendue du spectre de ses capacités et sa flexibilité, a constitué un soutien majeur à l'expression de la volonté politique de notre pays. Porteurs d'une politique particulière vis-à-vis des pays arabes et soucieux d'exprimer leur diffé-





Mirage 2000D au départ de la base de Kandahar pour une mission d'appui feu en Afghanistan.

rence par rapport aux Anglo-Saxons, nos dirigeants affichaient la volonté de ne s'inscrire uniquement que dans le respect du droit international en refusant toute forme de vassalisation par rapport aux Américains, afin de ne pas courir le risque d'être engagé dans une escalade militaire qu'ils n'auraient pas maîtrisée. Il fallait cependant marquer sa solidarité face à une éventuelle agression irakienne dans une option défensive, mais il était tout aussi essentiel d'être en mesure d'avoir la capacité d'apprécier la situation en toute autonomie.



FICR de la 33^e EC en Irak.

Nos Mirage 2000 participèrent rapidement au dispositif de protection de l'espace aérien saoudien, tandis que nos Mirage F-1CR, version de reconnaissance, ainsi que le Transall Gabriel (l'avion de guerre électronique) apportaient une moisson de renseignements fort appréciée d'ailleurs de nos alliés.

Je voudrais insister sur cette fonction recueil du renseignement. Elle offre le double privilège de permettre d'avoir une capacité d'appréciation nationale; ceci est fondamental pour ne pas être instrumentalisé, pour bénéficier d'un ticket d'entrée et d'une monnaie d'échange auprès des alliés. Ils savent qu'on sait mais ils ne savent pas ce que l'on sait. C'est ce que nous avons fait en ramenant des images radar réalisées à distance de sécurité qui montraient bien que les Irakiens s'enfonçaient effectivement dans une posture défensive en construisant un véritable rideau de fer. Autre indice rapporté, l'entrave de certains terrains dont celui d'Al Jaber au Koweït qui prouvait bien la crainte d'une opération aéroportée des coalisés.

Mais toujours pas d'option offensive retenue en termes de planification, même si les Jaguar restaient prêts s'il le fallait, ainsi que les avions de reconnaissance, capables eux aussi d'être basculés en configuration de bombardement. Ce n'est que plus tard que fut envisagée une éventuelle option offensive, mais exclusivement au profit de la division Daguet : c'était un nouvel affichage destiné à montrer à la fois notre solidarité mais indiquant que nous restions maîtres de notre destin. Inutile de vous dire que si notre participation pouvait paraître modeste en regard du dispositif américain, nous n'étions pas moins observés de très près par les alliés. En témoigne cet événement : courant décembre fut organisé un exercice majeur appelé, de façon assez prémonitoire *Imminent Thunder*. Il s'agissait tout autant d'entraîner ensemble les forces coalisées que de montrer aux Irakiens le niveau de préparation des forces et la détermination du bloc allié.

Compte tenu de l'environnement opérationnel particulièrement réaliste, l'occasion était trop belle pour nous et je décidai alors de faire participer nos avions à cette manœuvre, en prenant bien la précaution de préciser à nos interlocuteurs qu'en aucun cas nous ne cautionnions le thème, mais que nous ne faisons qu'utiliser le support de l'exercice pour notre propre entraînement. Il me semblait que je m'inscrivais dans l'esprit de la position française en ayant clairement affiché nos intentions à nos camarades alliés. J'imaginai d'ailleurs, qu'au regard de l'ampleur de la manœuvre, notre participation passerait inaperçue. Grave erreur d'appréciation ! Dès le lendemain, un colonel de la communication américaine se félicitait devant les caméras de CNN et autre CBS de

la présence française dans cet exercice, sous-entendant clairement que tous les doutes sur la fiabilité de la France se trouvaient enfin levés. Il est évident que les propos de cet officier étaient parfaitement téléguidés par sa hiérarchie. Ce fut donc *Imminent Thunder* pour moi pendant quelques heures fort désagréables jusqu'à ce qu'au plus haut niveau de l'État (je l'ai appris bien après), on estime que la participation française à cet exercice clarifiait une position de plus en plus mal comprise, alors que la situation se tendait irrémédiablement. C'est d'ailleurs en cette circonstance qu'observant attentivement la communication américaine, j'ai pu mesurer à quel point elle était gérée comme une machine de guerre, confinant parfois à la manipulation des médias, ce qui ne leur sera jamais pardonné.

Je ne m'étendrai pas sur la période de guerre proprement dite, si ce n'est pour dire que notre participation fut efficace et appréciée, en particulier grâce aux armements guidés laser ; il faut ajouter que, pour bien confirmer le strict

SHD



Expériences tirées des opérations extérieures

ECPAD



Les moyens aériens engagés pendant la première guerre du Golfe en Irak : Transall Gabriel, Jaguar, Mirage F1CR et Mirage 2000.

► contrôle national de notre planification, les objectifs que nous choisissons parmi une liste fournie par les alliés et sur lesquels nous nous engageons dans le processus de planification étaient simultanément soumis à un circuit décisionnel passant par la métropole.

Dans la première semaine, nous étions seulement autorisés à prononcer des attaques au Koweït, sans doute pour se conformer strictement aux termes de la résolution de l'ONU qui enjoignait à l'Irak de retirer ses troupes de ce pays. Ce n'est qu'après, à partir du 24 janvier, que nous avons reçu l'autorisation d'opérer au sud de l'Irak où se trouvaient massées les unités d'élite de Saddam Hussein, puis plus tard sur l'Euphrate. Mais toutes nos missions restaient sous contrôle serré de Paris et je me souviens d'ailleurs d'avoir essayé une fois un refus sur un objectif (un pont dans les environs de Bassora). J'ai eu à cette occasion le fort désagréable privilège d'aller l'annoncer au directeur des opérations alors que nos avions étaient à trois heures du décollage. C'est aussi une forme d'expression de la réversibilité...

Opération *Enduring Freedom*

L'opération *Enduring Freedom*, en Afghanistan, illustre bien la capacité d'adaptation de l'arme aérienne au contexte d'aujourd'hui. Par l'utilisation de nouveaux modes d'action, dont le couple force spéciale et armements de précision, elle constitue une réponse particulièrement adaptée aux engagements dits "asymétriques".

J'étais détaché auprès de l'état-major américain du Centcom à Tampa en Floride comme représentant du CEMA. Je voudrais revenir rapidement sur la chronologie de cette opération et montrer en quoi la puissance aérienne a eu un rôle essentiel à chacune des étapes de cette guerre. Centcom avait planifié une première phase de préparation – avant l'action militaire – dont l'objectif était d'obtenir les informations les plus complètes sur les cibles à traiter sur le théâtre; mais cette phase dut être écourtée sous la pression du niveau politique qui ne pouvait admettre que l'engagement des forces tarde trop. Il fallait agir rapidement et de façon visible pour répondre à l'attente d'une opinion publique profondément traumatisée et frustrée que rien ne se passe.

S'engage donc une phase de frappes aériennes dès le 7 octobre. Efficaces dans un premier temps, elles furent cependant suivies d'une stagnation dans la conquête du terrain. L'impatience des dirigeants monte, au point que la compétence du commandant en chef commence à être mise en cause. Mais l'inquiétude des militaires monte aussi d'un cran, car l'hy-

pothèse d'un déploiement terrestre se profile devant l'absence de résultats patents. La désastreuse expérience soviétique sur ce théâtre particulier est bien évidemment dans toutes les mémoires des militaires. Fort heureusement, après qu'elle a été réorientée, la campagne aérienne porte enfin ses fruits à l'issue de ce qu'on a appelé la *Cave Campaign* (l'attaque des grottes). Il s'ensuit l'effondrement brutal du régime taliban, Mazar-e-Sharif tombe le 9 novembre, puis Kaboul le 13 et la phase de reconquête du territoire s'achève enfin. Au grand soulagement des Américains, le déploiement terrestre, véritable hantise de l'état-major, était évité.

La participation de l'Armée de l'air française se matérialisa très tôt, mi-octobre, par des vols du Transall Gabriel suivis de missions de reconnaissance de Mirage IV. Début décembre, nos Transall atterrissaient en posant d'assaut sur la piste extrêmement dégradée de Mazar-e-Sharif. Il s'agissait de mettre en place un détachement français chargé d'assurer la protection de l'aéroport pendant sa remise en état. C'était la condition *sine qua non* pour favoriser le travail des humanitaires et permettre l'acheminement ultérieur, toujours par voie aérienne, d'un hôpital de campagne jordanien. Tout le monde à Tampa a clairement appréhendé le niveau des difficultés techniques et militaires de cette opération et tous les partenaires de la coalition sont venus nous féliciter. Mais surtout, cette action visible de la France renforçait à la fois notre position politique et notre crédibilité opérationnelle dans la coalition.

Les avions de combat furent déployés plus tard, d'abord au Kirghizstan où ils furent engagés avec succès en opération réelle, 48 heures à peine après leur mise en place. Là encore, nos équipages ont fait l'objet des félicitations appuyées de la part des Américains. Les détachements se succédèrent ensuite au Tadjikistan et enfin sur le théâtre même des opérations où le Rafale fut déployé, moins d'un an après sa mise en service opérationnelle. Il a depuis démontré toute la valeur ajoutée de sa polyvalence et de sa capacité à échanger des données et à s'intégrer dans la boucle décisionnelle. C'est la preuve, pour ceux qui en doutaient, que la haute technologie a toute sa place dans la résolution des conflits asymétriques ou dits de "basse intensité". Car il faut réagir vite, de jour comme de nuit, sur des objectifs qui peuvent être fugaces, et tirer ses munitions en toute sécurité pour les forces amies et pour éviter toute forme de dommage collatéral. Les armements doivent être précis, adaptés aux effets à obtenir afin de maîtriser strictement l'emploi de la violence au niveau requis.

La maîtrise du temps devient alors une exigence essentielle à laquelle



l'avion de combat moderne répond parfaitement. Mais plus que d'avions, il faut parler d'un système, dont le vecteur aérien est l'un des maillons. Son intégration dans un réseau de commandement et d'information permet de raccourcir la fameuse boucle OODA (observation, orientation, décision, action) et ainsi de pouvoir prendre en compte des objectifs par nature émergents, mobiles et versatiles. Cette accélération du tempo opérationnel permet de faire peser en permanence une menace sur un adversaire qui se sait dès lors vulnérable. À tel point que des passages en très basse altitude et à très grande vitesse sans attaque ont suffi parfois à calmer les velléités agressives. Ces passages à caractère dissuasif, ou *Show of force*, consistant à montrer sa force pour éviter l'affrontement, sont venus s'ajouter à l'éventail des modes d'action aériens.

L'intégration de l'avion dans le système de contrôle et de commandement permet aussi d'adapter instantanément le niveau de délégation aux circonstances. C'est le cas typique des *Time sensitive target* (TST — ou cible nécessitant un traitement en temps réel) dont le tir peut exiger, en temps réel, l'aval d'un niveau supérieur. Dans ce cas, l'autorité compétente a véritablement le doigt sur la gâchette, via l'équipage : avec la possibilité de rendre l'action réversible jusqu'au dernier moment. Cette subsidiarité à "géométrie variable" est de nature à rassurer le pouvoir politique sur sa capacité à intervenir dans le processus décisionnel avec tous les éléments d'appréciation lorsque la décision relève de son niveau. En revanche, ce mode de fonctionnement doit impérativement s'appuyer sur une relation de confiance au risque de provoquer des ingérences détestables et dangereuses : au fond, à chacun son métier.

Au bilan, quels résultats constate-t-on sur le territoire afghan ? La possibilité de recours à un appui aérien quasi-instantané et ciblé permet aux troupes au sol d'*Enduring Freedom* d'effectuer leur mission dans des

conditions difficiles, mais avec un niveau de sécurité acceptable, tout comme la force d'assistance dans sa fonction de stabilisation et d'aide à la reconstruction du pays. Si l'arme aérienne ne constitue pas la solution absolue, loin de là, force est de reconnaître que la menace permanente qu'elle fait peser sur les talibans concourt à maintenir la violence à un niveau suffisamment bas pour que le processus politique en cours ne soit pas irrémédiablement compromis.

Pour conclure, que retenir de ces trois opérations. D'abord l'adaptabilité de l'arme aérienne : que ce soit dans le fin fond du désert mauritanien à la poursuite des colonnes du Polisario, en Irak dans un engagement conventionnel lourd ou enfin contre un adversaire asymétrique, l'arme aérienne a toujours trouvé son "créneau".

Ensuite, ses qualités propres ont permis de faire basculer les situations en créant de nouvelles conditions : réduction et maîtrise de la violence à un niveau tel qu'une solution politique puisse s'appliquer dans le cas de la Mauritanie et de l'Afghanistan, renversement stratégique pour la première guerre du Golfe.

Enfin, on peut affirmer que, si la nature des opérations et des forces adverses a changé, la maîtrise de l'espace aérien reste indispensable à la liberté d'action et à la protection des forces terrestres. Or, face aux menaces diffuses, volatiles et mobiles d'aujourd'hui, elle impose de disposer de moyens technologiquement avancés. En effet, comme le montrent les enseignements tirés par les Américains, la disponibilité sur une même plate-forme de senseurs, de moyens de traitement et de diffusion de l'information tactique et d'armement de grande précision est un atout de première importance.

Il faut donc en finir avec la mauvaise querelle sur la haute technologie ; considérons-la plutôt comme un multiplicateur de forces sans précédent. ■

Le temps des hélices

Philippe Ducros (56 - Le Cong)

*Ça avait dû leur faire drôle
À nos anciens, les moustachus,
De se trouver sans casserole
Et sans hélice dessus !*

*Ils en avaient vu des batteuses
Bien plus hautes que deux d'entre eux
De stakhanovistes faucheuses
Prêtes à dévorer les cioux.*

*Le Spit lui-même et sa tripale
S'était pourtant rendu complice
De l'inflation, quand quadripale
Était devenue son hélice.*

*Tandis que le gros Thunderbolt
Ne prenait pas ces précautions :
Son hélice peu désinvolte
Tournait sans plus d'hésitation*

*Avant l'arrivée des Corsair
Qui ne devaient que par réflexe
Donner au moulin un peu d'air
Avec leurs ailes circonflexes.*

*Beau à cligner des paupières,
Peut-être à se mordre la langue,
Des filets d'air en crimière
Cosignaient le vol du Mustang*

*Énorme hélice sur un sabre,
Ainsi fut bâti le Tempest,
Un autre cheval qui se cabre,
Brillant, sans peur d'être immodeste.*

*Après eux on n'a plus connu
Que réacteurs et que tuyères
Avant que d'être parvenus
À percer le "mur" en gruyère !*

*Je ne sais si le Météor
A paru aux cochers très marrant
... J'entendis un confiteor
L'assimiler au trimaran !*

*Mais je sais qu'on était très fier
Après un freinage curieux
De s'envoyer sitôt en l'air
Et s'y sentir aimé des dieux...*

*... Le temps de pousser un soupir
C'était pour la première fois
Qu'en domestiquant le Vampire
Plus rien ne donnerait les foies !*

*Quelques-uns semblaient revenus
Sur un étrange aéroplane,
Le Skyraider, un parvenu
Qu'on pouvait charger comme un âne,*

*Et nous étions assez nombreux
À avoir tâté d'un teuf-teuf,
Un avion jaune souffreteux,
Mais lui manquait beaucoup de punch...*

*On lui collait dessous les ailes
Des fardeaux qu'il fallait larguer.
On s'en acquittait avec zèle
Sans qu'on osât épiloguer !*

*Voilà pourquoi tant je regrette
Ne fût-ce que pour un moment
De n'avoir pu faire la fête
Avec vous, d'hélices d'antan...*

